



HAL
open science

“ Accueil et représentations des migrants en temps de guerre : les étrangers à la Plaine-Saint-Denis, 1914-1919 ”

Fabrice Langrognet

► To cite this version:

Fabrice Langrognet. “ Accueil et représentations des migrants en temps de guerre : les étrangers à la Plaine-Saint-Denis, 1914-1919 ”. *Migrance*, 2016, 45-46, pp.161-172. hal-03915416

HAL Id: hal-03915416

<https://hal.science/hal-03915416>

Submitted on 29 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Auteur :

Fabrice Langrognet

Titre de l'article :

« Accueil et représentations des migrants en temps de guerre : les étrangers à la Plaine-Saint-Denis, 1914-1919 »

Résumé :

Banlieue industrielle où les arrivées de migrants s'étaient succédé sans interruption depuis plusieurs décennies, la Plaine-Saint-Denis connut entre 1914 et 1919 un nouveau brassage démographique, la guerre amenant les uns, éloignant les autres. Comment les habitants de ce quartier ont-ils alors perçu et accueilli les étrangers ? Les représentations articulées par les discours et les pratiques des acteurs institutionnels ont contribué à produire, sur nouveaux frais, des repères normatifs légitimant tantôt l'inclusion, tantôt l'exclusion sociale de catégories entières d'individus. Mais les sources disponibles suggèrent également que les dynamiques de différenciation sociale, qu'elles fussent ethniques, raciales ou genrées, et leurs conséquences sur l'accueil des étrangers, furent tour à tour les facteurs et les produits d'une reconfiguration constante de l'extranéité, autrement dit d'un processus à l'œuvre, au quotidien, entre ceux qui étaient déjà là et ceux qui n'étaient arrivés que de fraîche date.

Article

Jeudi 14 février 1918, 21 h 30. Le sergent-major André Isaac-Friang, vingt-sept ans, originaire de Constantine, constate la mort de l'un des travailleurs coloniaux de son détachement de la Plaine-Saint-Denis ; il s'agit de Mabrouk ben Mohamed Boubila, né à Tripoli, dans l'Empire ottoman, aux alentours de 1877, domicilié avant la guerre à Tunis. Il a été tué à l'arme blanche. Avant d'expirer, il a pu prononcer ces paroles : « Des Anglais m'ont frappé » et « des Espagnols m'ont donné des coups de couteau »¹.

Ce n'est pas, loin s'en faut, la première fois qu'un nouveau venu perd la vie dans une rixe à la Plaine-Saint-Denis. Depuis le Second Empire, la Plaine est un quartier de forte immigration. À un rythme soutenu, les champs qui séparaient Saint-Denis de la Chapelle se sont hérissés de cheminées d'usine et de vastes entrepôts, dans un corridor méridien formé par la route nationale 1 et le chemin de fer d'un côté, le canal de Saint-Denis de l'autre. De cent pays, les hommes sont venus s'y embaucher dans des fabriques de plus en plus considérables, puis y ont installé ou fondé des familles : ouvriers et boutiquiers parisiens, paysans du Finistère et des Côtes-du-Nord, cultivateurs jurassiens et picards, verriers alsaciens-lorrains, et d'autres venant de plus loin encore, Hainaut, Bavière, Piémont, Terre de Labour, Vieille-Castille.

La Plaine-Saint-Denis de la Belle Époque finissante, marge géographique et centre industriel, constitue une terre d'accueil pour les migrants, en ce sens qu'elle leur offre

souvent un premier contact avec le monde urbain, avec l'usine, avec la France. L'ouvrage, éreintant pour beaucoup, y est presque assuré – du moins pour les hommes ; le logement, de piètre qualité, souvent trop exigü, est abondant et bon marché ; les débits où partager le litre de six heures, innombrables. Depuis les premières années du siècle, les boutiques élégantes de l'extrême sud du quartier se sont clairsemées, et le tramway a amené de moins en moins de promeneurs dominicaux – on redoute notamment les apaches, toujours plus audacieux à quelques encablures des fortifs. Voilà, rapidement brossé, le caractère de ce coin de banlieue nord, et bientôt de banlieue rouge, de cet atelier-dortoir épuisé de bruit et de remugles souffrés dans lequel se transplantent les classes laborieuses, classes migrantes de la Plaine.

La Première Guerre mondiale bouleverse la démographie de la Plaine

Ainsi que l'illustre la mort de Mabrouk, la Grande Guerre marque un tournant à la Plaine-Saint-Denis : il s'y produit un accroissement considérable des mobilités. Cette dynamique recoupe en partie celle qui affecte, en France, l'ensemble des villes de l'arrière. Après les différents exodes croisés de 1914 et le chômage des premiers mois, la transformation de la Plaine-Saint-Denis en gigantesque atelier d'armement contribue à stimuler le retour en ville des femmes dionysiennes, dont beaucoup découvrent le travail d'usine, mais également l'arrivée d'une main-d'œuvre nouvelle, provinciale et étrangère. Car si la vie est chère, les salaires, dans les usines de guerre, sont élevés. À partir de 1915, la demande de bras conduit le gouvernement français, après avoir renvoyé en usine un nombre important de soldats, à organiser la venue de civils étrangers sous contrat – Grecs, Espagnols, Italiens, Portugais – et de mobilisés coloniaux, nord-africains, indochinois et chinois². Tous ces travailleurs se côtoient dans la Plaine-Saint-Denis, où l'on croise également, çà et là, d'autres migrants de la guerre – permissionnaires, déserteurs, enfants voulant rejoindre le front – et de la paix – prostituées, marchands ambulants, apaches – dont l'économie et la démographie de guerre provoquent une recrudescence.

La question de l'accueil des étrangers

Temps de grande mobilité, la Grande Guerre se caractérise également par une augmentation massive de l'intervention publique dans l'espace social, ce qui se traduit à la fois par un soutien nouveau apporté aux populations civiles (allocations de subsistance, aides à l'emploi, moratoires sur les effets de commerce et les loyers) et un contrôle croissant exercé sur celles-ci (internement et cantonnement d'individus, création de documents d'identité, restrictions de circulation). Comment, dans ce contexte, les étrangers sont-ils accueillis et perçus à la Plaine-Saint-Denis ?

Plutôt que de n'aborder l'accueil des étrangers que comme une forme d'hospitalité à la fois institutionnelle, bienveillante et dirigée vers les seuls non-nationaux, les particularités du cas d'espèce offrent ici, sous ces trois aspects, l'occasion de l'envisager dans une acception plus large. À l'heure du centenaire de la Première Guerre mondiale, les interactions quotidiennes des populations de l'arrière sont encore très peu connues, à plus forte raison celles des populations étrangères et migrantes ; au reste, les travaux pionniers sur ces questions, pour être hautement méritoires, n'étudient des catégories de populations migrantes qu'en les supposant, *a priori*, socialement distinctes les unes des autres. Difficile, dans ces conditions, de

comprendre non seulement les contingences historiques de la construction particulière des identifications mutuelles et des représentations de l'altérité, mais aussi celles des conséquences sociales de ces processus cognitifs au cours de ce qui, pourtant, constitue une période de formidable expérimentation des croisements migratoires.

Voyons comment les relations quotidiennes, celles qui se jouent pour ainsi dire au ras du comptoir, au ras du trottoir, semblent prendre une part significative dans la modification des paramètres normatifs de la désirabilité des étrangers, c'est-à-dire dans l'inflexion progressive, dans la Plaine-Saint-Denis en guerre, de représentations catégorielles qui sont tour à tour l'origine et le produit de géométries ethniques, nationales, raciales et genrées plus mouvantes qu'il n'y paraît.

1. Un mauvais accueil qui produit de nouveaux étrangers et en abolit d'autres

S'il n'est que très rarement exacerbé, le rejet de l'étranger n'est pas absent de la Plaine pendant la Première Guerre mondiale. Il vise moins, toutefois, les non-nationaux, trop évanescents ou trop familiers, que des indésirables dont l'origine n'est pas cardinale dans leur réception sociale. Et lorsque la grammaire raciale gagne en faveur dans la seconde moitié de la période, elle paraît recomposer, au prix de l'hostilité, les représentations nationales des uns et des autres.

Le lien entre l'hostilité et les hostilités

Au début de la guerre, les préoccupations des autorités civiles nationales, qui s'inquiètent des déplacements et, pour la première fois, entendent contrôler sérieusement les allées et venues des ressortissants étrangers, ne correspondent pas vraiment à celles de la population de la Plaine-Saint-Denis. Alors que le traitement institutionnel national des ressortissants austro-hongrois et allemands est particulièrement rigoureux, rares sont, à la Plaine, les « Austro-allemands » arrêtés comme suspects et envoyés en camps de concentration, la plupart ayant quitté la ville immédiatement³. Le 28 août, seules deux familles de la Plaine sur 5 000 posent encore problème ; aussi bien, rien n'indique que quiconque, dans leur voisinage immédiat, ait su que ces italianophones étaient sujets des empires centraux⁴. En quelques jours, on délivre sans difficulté des permis de séjour aux quelque 1 500 étrangers de toutes nationalités tenus d'accomplir cette formalité⁵. Journaux et affiches informent Italiens, Belges, Espagnols et Suisses qu'ils peuvent être rapatriés gratuitement par leur consulat, ce dont beaucoup s'empressent de profiter⁶. Mais point de jalousie à cet égard, car les Dionysiens d'origine provinciale bénéficient, dès lors qu'ils sont dans la gêne, d'une faveur identique.

Les familles des rares Allemands engagés volontaires sont laissées en paix⁷, tout comme celles des Alsaciens-Lorrains, beaucoup plus nombreux. La mobilisation des jeunes Italiens du quartier en 1915, divisant les foyers une seconde fois après les nombreux exils temporaires des Italiens et des Espagnols au second semestre 1914⁸, paraît exonérer les leurs des jalousies qui peuvent se faire jour çà et là, à l'heure où les morts et les blessés s'accumulent et où la guerre s'enlise. Dans les mentalités, la participation des enfants d'une même famille, ou même d'un seul soldat successivement, à deux armées alliées, peut donner naissance à une forme secondaire de patriotisme, inclusif et dénationalisé, dans lequel certaines familles bien connues, étrangères en droit, passent entièrement du côté des « nôtres⁹ » : un pluriel qui peut

être repris par les non-nationaux eux-mêmes¹⁰. À une même adresse de la Plaine, on compte au moins un Italien et un Espagnol dans la Légion étrangère ; le premier la quitte ensuite pour l'armée transalpine, où servent alors six autres de ses voisins. Il disparaît sur le front de l'Isonzo avant que son frère, français, ne soit tué à Verdun, mort pour la France au même titre qu'au moins quatre autres Français de l'immeuble¹¹.

À l'opposé, le Breton qui tient des discours défaitistes est taxé de « mauvais Français » et peut être molesté comme un « boche ». Mais la vogue des dénonciations calomnieuses tendant à régler des comptes avec certains acteurs sociaux qui se trouvent être des Alsaciens-Lorrains ne suffit pas à accomplir une véritable « xénogénèse », faute de la complicité des autorités publiques qui voient clair dans des manœuvres qu'elles sont résolues à juguler¹². De toute façon, les événements de la guerre, dont les comptes rendus saturent les colonnes des journaux nationaux, semblent intervenir de moins en moins dans les interactions quotidiennes à mesure que le conflit se banalise. Les premiers jours, déjà, le saccage des enseignes Maggi du quartier, privant les habitants de trois laiteries sur sept pendant plusieurs semaines, avait été le fait de pillards extérieurs à la Plaine et vraisemblablement méprisés¹³. Quant à ce sujet italien, plainard d'adoption depuis quinze ans et qui, l'ivresse aidant, prend ombrage à la fin 1915 de commentaires d'un ami français sur la puissance navale de son royaume d'origine, son cas semble être demeuré assez isolé¹⁴.

Ainsi la nationalité, critère capital pour le recrutement militaire des nations en guerre, peut-elle à la fois fragmenter physiquement le tissu social, et susciter dans le même temps de nouvelles solidarités symboliques non nationales, en sus de celles qui, dans l'atelier, à l'église, sur le zinc, existaient déjà avant guerre.

Les indésirables, nationaux ou non

C'est aussi l'indésirabilité qui peut constituer l'étranger en tant que tel. À partir de 1915 et 1916, celui que l'on traque, qu'il faut dénoncer comme n'étant pas le bienvenu, c'est « l'embusqué », c'est-à-dire le mobilisé en usine par faveur ou par fraude¹⁵ ; or, à la Plaine, celui-là n'est pas nécessairement français. Les convoitises que suscitent les Italiens affectés en usine de guerre dessinent selon toute vraisemblance une ligne de fracture intra-nationale, et peut-être même intra-familiale. À la même adresse que celle que nous avons déjà évoquée plus haut, lorsque l'un des soldats italiens revient pour un mois de convalescence auprès de sa femme et de son enfant, ils doivent se partager 1,15 franc de l'allocation de femme de militaire, tandis qu'il retrouve dans l'immeuble la famille du seul de ses quatre frères à ne pas être parti sous les drapeaux – grâce au soutien de son employeur – et qui gagne, comme un autre des voisins italiens, autour de 7 francs par jour dans une usine d'armement¹⁶.

Le ressentiment contre les tire-aux-flanc, réels ou supposés, semble redéfinir symboliquement le droit au séjour de chacun. Paradoxalement, pour les nouveaux venus que sont des réfugiés belges, comme pour beaucoup de Français de l'arrière, c'est le sergent de ville qui passe pour un fainéant, un anti-patriote, en d'autres termes un étranger au corps social ; il s'entend dire « va t'en sur le front, ta place n'est pas ici », quand il n'est pas passé à tabac ou conduit à la place d'armes pour vérification¹⁷. Bien sûr, cette construction de l'embusqué, tout comme l'accusation de prostitution, est souvent un truchement commode pour des antipathies d'un autre ordre, mais l'une

des originalités du contexte démographique de la Plaine réside peut-être dans son maniement par des non-nationaux à l'égard de Français¹⁸.

Les apaches cristallisent aussi l'hostilité sociale, qui réinvestit des images existantes dans une rhétorique plus large. Agresseurs et détrousseurs sont les plus visibles des « indésirables » qui « envahissent » la ville et que la presse conservatrice demande d'« épurer » ; mais ce discours touche de façon identique les filles publiques, les camelots qui vendent des brochures obscènes à la sortie de l'usine, et les étrangers qui ont répudié la qualité de français – ce dernier cas étant largement fantasmé à Saint-Denis¹⁹. Les autorités publiques, pour leur part, mettent plusieurs fois les malfrats et les étrangers suspects dans le même sac, et dans la même geôle²⁰. Il est vrai que les représentations sociales suscitées par les délinquants à la Plaine sont complexes à débrouiller, certains auteurs de troubles étant des jeunes gens du quartier qui semblent sélectionner leurs victimes parmi les passants non familiers (soldats, ouvriers de passage, marchands), tandis que les habitants de longue date ne se font malmener que par des tire-laine venus de plus loin²¹. De même, parmi les prostituées, on trouve plusieurs mères de famille autochtones aux côtés des jeunes femmes venues d'ailleurs, certains logements faisant même office de maisons closes clandestines où les premières offrent l'hospitalité aux secondes²². Les déserteurs, enfin, ravalés juridiquement au rang d'intrus par excellence, trouvent aisément un asile à la Plaine, où l'on vient à eux pour leur procurer des faux papiers, du travail et même des vêtements²³.

Un racisme qui se construit progressivement contre les Nord-Africains

Le racisme ne semble poindre à Saint-Denis qu'avec la présence prolongée des coloniaux Nord-Africains. Le racisme est latent, comme en témoigne l'appellation « sidi », promise à une vogue importante, ou celle, plus rare, de « bicot »²⁴. La même confusion qui peut mêler Chinois et Indochinois dans les discours et les pratiques officielles, contribue certes très tôt à « arabiser » les Kabyles et à gommer les différences entre les différents ressortissants de l'Afrique du Nord. Mais les considérations raciales ne semblent pas, initialement, prendre une part significative dans les nombreuses altercations dans lesquelles, comme les autres travailleurs, ceux-ci sont impliqués²⁵. En 1915 encore, quand un Nord-Africain se plaint d'avoir été traité de « con » par des locaux, il ne rapporte pas d'injures racistes ; il se trouve en cela dans le même cas qu'un camarade italien, objet du même outrage pour avoir refusé de se syndiquer²⁶. Les quelques Nord-Africains qui disent avoir été agressés sans motif sont beaucoup plus rares que ceux à qui on fait les poches, et d'ailleurs ils ne sont pas les seuls : l'agression gratuite peut concerner un Belge, un soldat anglais, deux ouvriers espagnols, un charretier français, un permissionnaire²⁷.

Ce n'est que lorsque les hommes s'apprêtent à rentrer du front, et que le travail se fait plus rare, que les étrangers semblent davantage susceptibles de générer une hostilité liée à leur origine : celle-ci se tourne alors surtout contre les Nord-Africains, même si elle est loin d'être exacerbée à la Plaine²⁸. Les querelles violentes entre les Maghrébins du quartier, parfois issues de rancunes importées, alimentent la racialisation du discours public et les rejettent peu à peu du côté des indésirables²⁹, d'autant que certains d'entre eux commencent, peut-être par revanche, à s'adonner aux vols nocturnes alors qu'ils en étaient jusque-là les victimes³⁰. Il est également probable que cette tension ait provoqué par contraste un déplacement de la vision

racialisée des Espagnols et Italiens de la Plaine, dont quelques indices laissent supposer qu'ils aient pu bénéficier d'un processus de « blanchissement » racial, quand bien même ils n'étaient pas moins nombreux à être impliqués dans les rixes.

Cependant ceux qui, parmi les allochtones, réussissent à accéder à une petite situation, comme la gérance d'un débit de boissons qu'assume ici un Algérien, là un Grec, n'essuient pas, semble-t-il, de remarques particulièrement acerbes. Et à l'usine, pendant les grandes grèves de mai 1918, on s'émeut surtout de l'arrivée annoncée d'ouvriers américains et japonais³¹. De même que les amitiés et les solidarités dépendent davantage de la langue, des ressources et des conditions de l'arrivée du nouveau venu (seul, cantonné en baraquement, avec ou sans réseau de solidarité à disposition sur place), les inimitiés qu'il peut susciter ont souvent d'autres fondements que l'origine : celle-ci n'apparaît que rarement, même une fois les esprits échauffés par quelque futilité, comme un marqueur de mépris et d'injure.

2. À bras ouverts, à bars ouverts : des étrangers accueillis comme une aubaine

La bienveillance et les convoitises qui se font jour à l'égard des nouveaux venus amenés par la guerre semblent en grande partie dépendre de critères qui n'ont, là encore, qu'un lien ténu avec leur origine, et qui varient à la fois en fonction des étrangers et de ceux qui les accueillent. L'étranger nécessiteux ou travailleur est le bienvenu pour les autorités et les autres organisations de la société civile, celui aux poches pleines pour la population.

Des réfugiés qui se fondent dans la population

Le groupe le plus important de migrants allogènes est constitué par les réfugiés de Belgique et des départements français occupés, qui ne cessent d'arriver et de repartir de la Plaine à partir de l'été 1914 : en février 1916, ils représentent vraisemblablement près de 10 % de la population du quartier³². Secourus à la fois par l'État au moyen d'une allocation quotidienne, par une municipalité socialiste plus généreuse que bien d'autres, et par leurs comités de soutien, ils n'y sont guère blâmés. À la différence d'autres bassins de population, il y a déjà beaucoup de nordistes et de Belges à la Plaine en 1914, et la présence nombreuse de non-nationaux contribue vraisemblablement à les prémunir contre la xénophobie. Certes, ceux qui cumulent leur allocation de réfugié et des hauts salaires sont jaloués, mais leur origine n'est pas systématiquement mise en avant. Le plus souvent, si cette dernière joue un rôle, il est positif : ardennais, le directeur de la plus grande usine de guerre de Saint-Denis favorise ainsi l'embauche de réfugiés de son département³³. De l'arrivée des « zoniers » chassés de leurs cahutes par les autorités militaires au début d'août 1914, jusqu'à la deuxième grande vague d'arrivée de réfugiés, en juillet 1918, il semble en vérité qu'à la Plaine comme dans le reste de la banlieue nord, l'arrivée des réfugiés « a été bien accueillie et leur départ a été regretté³⁴ ».

Des étrangers qui consomment

Au-delà des commisérations sincères, les allocations de réfugiés, les salaires des ouvriers coloniaux et étrangers, la solde des permissionnaires français, belges et italiens comme celle des zouaves et des Anglais casernés dans la Plaine, sont une bénédiction pour de nombreux habitants du quartier. Si les vendeurs à la sauvette, les

apaches, les enfants chapardeurs ou les receleurs de brocante ont en effet tout lieu de se réjouir, ce sont les marchands de vin, que la guerre avait privé de leurs anciens clients, qui tirent le plus visiblement parti de l'afflux de migrants. Désormais majoritairement tenus par des femmes, les débits, dont la concentration atteint des records à la Plaine, accueillent tous les étrangers, et les patronnes paraissent avec eux en excellents termes³⁵. L'interdiction de l'alcool fort n'y est bien sûr aucunement respectée ; il suffit de verser le rhum dans la tasse de café, de cacher l'absinthe dans la bouteille de picon³⁶. L'ivresse reste d'ailleurs, comme avant la guerre, la principale raison des débordements violents.

La prostitution, déjà présente, s'accroît nettement pour satisfaire les nouveaux venus, malgré les mesures prises par les pouvoirs publics. À la Plaine comme sur la place de la République à Paris³⁷, les soldats anglais sont les plus riches et les plus convoités ; mais la prostituée belge qui, dans un débit tenu par un Italien, racole les ouvriers espagnols, sait qu'eux aussi ont du « pèze »³⁸. Et même si l'une ou l'autre, peut-être à la faveur du racisme croissant, peut refuser de monter à la passe avec un Nord-africain, cette attitude est loin de prévaloir, et les liaisons qui unissent les femmes françaises de la Plaine aux Maghrébins ou aux Espagnols peuvent même, quelquefois, être sentimentales³⁹. Les cas d'antagonismes ethniques ou racialisés sur fond de concurrence sexuelle restent rares, et il serait malaisé de conclure à leur incidence dans les rivalités qui, dans les sources, peuvent sembler dresser à cet égard des Français contre un Marocain, des Espagnols contre un Portugais. Cette faible prévalence du phénomène serait d'autant plus compréhensible que l'offre sexuelle tarifée est particulièrement abondante et accessible, à tout le moins pour ceux qui travaillent pour la défense nationale⁴⁰. Situation qui paraît, d'ailleurs, plutôt de nature à tisser des solidarités : dans le café qui fait face à l'entrée de leur cantonnement de la Plaine, les sous-officiers Britanniques répondent avec les pères de famille aux sollicitations des filles. C'est sans doute là que cet Italien, qui habite au coin de la rue, a appris à dire « *Good night* »⁴¹.

Des étrangers qui travaillent

Pour les industriels de guerre, enfin, les commandes sont considérables, et les non-nationaux indispensables. Nulle part ceux-ci ne se voient refuser du travail jusqu'en 1918. D'autant que, si on les paie relativement mieux qu'avant la guerre, leurs salaires demeurent inférieurs à ceux des nationaux, et ces derniers, tous au front ou à l'atelier, n'ont pas de raison de s'en émouvoir.

Au paternalisme qui avait conduit certains patrons à regrouper les familles ouvrières dans des logements collectifs construits par leurs soins, succède l'hébergement précaire des ouvriers dans des baraquements encore moins onéreux à édifier : ainsi des Grecs ou des Tonkinois de l'usine à gaz⁴². Et comme le gouvernement ne fournit jamais assez d'ouvriers, certains réactivent des méthodes éprouvées naguère : on recrute directement dans les campagnes espagnoles, et l'on rembourse le prix du voyage jusqu'à Paris⁴³. La discipline, sévère, à laquelle les travailleurs sont soumis, et les revendications ouvrières, peu menaçantes à la Plaine et rapidement étouffées⁴⁴, accroissent encore l'attractivité des étrangers et de tous les indésirables nationaux (enfants vagabonds, déserteurs, repris de justice) pour des industriels qui, de toute façon, n'étaient déjà pas particulièrement regardants, avant la guerre, quant au statut juridique de leur main-d'œuvre.

En définitive, se dégage l'impression que la réponse sociale qu'ont pu susciter, pendant la Première Guerre mondiale, les nouveaux arrivants dans ce quartier industriel de l'arrière, partiellement spécifique par sa composition démographique initiale et la magnitude de ses courants migratoires, a dépendu de nombreux facteurs qui, à la faveur d'enjeux quotidiens, ont conditionné les regards et structuré l'accueil réservé aux étrangers. Mis à part la singularisation progressive des Nord-Africains, la méfiance et les présupposés racialisés des autorités nationales et de la presse n'ont eu que peu de traductions tangibles dans les milieux laborieux de la Plaine-Saint-Denis, dont la cohésion ne fut altérée, en tout cas, ni par la municipalité, uniformément charitable, ni par une police locale dépourvue de biais xénophobe manifeste.

Pour aller plus loin

Jean-Paul Brunet, *Saint-Denis, la ville rouge : socialisme et communisme en banlieue ouvrière, 1890-1939*, Paris : Hachette, 1980.

Emmanuelle Cronier, *Permissionnaires dans la Grande Guerre*, Paris : Belin, 2013.

Laurent Dornel, *Les Étrangers dans la Grande Guerre*, Paris : La Documentation française, 2014.

Jean-Claude Farcy, *Les Camps de concentration français de la Première guerre mondiale, 1914-1920*, Paris : Anthropos, 1995.

Mireille Le Van Ho, *Des Vietnamiens dans la Grande Guerre. 50 000 recrues dans les usines françaises*, Paris : Vendémiaire, 2014.

Anne Lombard-Jourdan, *La Plaine Saint-Denis : deux mille ans d'histoire*, Paris : CNRS Éditions, 1994.

Li Ma (dir.), *Les Travailleurs chinois en France dans la Première Guerre mondiale*, Paris : CNRS, 2012.

Marc Michel, *Les Africains dans la Grande Guerre*, Paris : Karthala, 2003.

Philippe Nivet, *Les Réfugiés français de la Grande Guerre : « Les Boches du Nord »*, Paris : Economica, 2004.

André Savoye, *Guerre et après-guerre en banlieue nord parisienne, 1914-1922*, Paris : Éditions Soteca, 14-18, 2010.

- ¹ Archives historiques de la Préfecture de police de Paris (ci-après APP), « Répertoires analytiques, commissariat de Saint-Denis Sud », CB 92.14, 1917/2009, 17.12.1917 ; CB 92.14, 1918/172, 14.02.1918 ; *Journal officiel de la République française, Lois et décrets*, 13.10.1945, p. 6497.
- ² Les ouvriers chinois, pourtant recrutés sous contrat, sont traités comme des coloniaux et relèvent du ministère de la Guerre.
- ³ APP, CB 92.11, 1914/589-590, 3.08.1914.
- ⁴ APP, CB 92.11, 1914/634, 27-28.08.1914 ; APP, 92.12, 1916/274 bis, 20-29.03.1916.
- ⁵ *Le Journal de Saint-Denis* (ci-après JSD), 9.08.1914.
- ⁶ APP, CB 92.11, 1914/835, 17.12.1914 ; Jean-Marc Delaunay, « 1914. Les Espagnols et la guerre », in Jean-Jacques Becker, Stéphane Audoin-Rouzeau (dir.), *Les Sociétés européennes et la Guerre de 1914-1918*, actes du colloque tenu à Nanterre et Amiens du 8 au 11 décembre 1988, Nanterre : Université Paris-X-Nanterre, 1990, p. 118.
- ⁷ Cf. APP, CB 92.12, 1915/947, 16.12.1915 ; Archives municipales de Saint-Denis (ci-après AMSD), CT 177, lettre en date du 22.02.1916 d'Auguste Kitzerow au maire de Saint-Denis, expédiée de Méchéria, Algérie.
- ⁸ APP, CB 92.11, 1914/835, 17.12.1914 ; 1915/3, 3.01.1915.
- ⁹ *JSD*, 28.03.1915.
- ¹⁰ V. APP, CB 91.23, 1917/1039, 27.11.1917.
- ¹¹ Au 100 de l'avenue de Paris, aujourd'hui avenue Wilson. AMSD 4 H 1/2587 ; Archives nationales (AN), BB/11/12897, 3823 x 30, AN, 6407 x 20, BB/11/7235 ; AMSD 4 H 1/2587 ; AN, 33988 x 29, BB/11/12583 ; AN, BB/11/10398, 34199 x 27 ; AN, BB/11/11167, 72601 x 28 ; AN, BB/11/8198, 15099 x 23.
- ¹² *JSD*, 16.08.1914, 4.04.1915, 19.09.1915 ; *JSD*, 6.08.1914 ; APP, CB 92.11, 1915/313 et 314, 22.05.1915 ; APP, CB 92.12, 1915/902, 2.12.1915 ; 1915/916, 3.11.1915 ; 1916/491, 2.06.1916.
- ¹³ V. CB 92.11, 1914/594, 4.08.1914 ; 1914/685, 2.09.1914 ; AMSD, 4 H 3/223, note en date du 26.11.1918 intitulée « Laiteries de la Plaine-Saint-Denis » ; v. également Alphonse Désormeaux, dans *Clichy pendant la Guerre*, Paris : Le Livre d'histoire, 2009, p. 7-8.
- ¹⁴ APP, CB 92.12, 1915/979, 20.12.1915 ; 1916/436, 25.05.1916, *JSD*, 12.07.1916.
- ¹⁵ *JSD*, 24.10.1915 ; APP, CB 92.15, 1918/598, 27.05.1918.
- ¹⁶ AMSD, 4H3/137, lettre en date du 13.11.1917 du maire de Saint-Denis à l'administrateur de la Société italienne de bienfaisance de Paris ; AN, BB/11/10398, 34199 x 27 ; AN, BB/11/10700, 49272 x 28 ; APP, CB 92.12, 1916/384, 1.05.1916 ; *JSD*, 10.05.1916 ; *Bulletin des usines de guerre*, n° 15, 7.08.1916, p. 120.
- ¹⁷ APP, CB 92.11, 1915/520, 3.04.1915 ; 1915/551, 5.08.1915 ; 1915/561, 18.08.1915 ; *JSD*, 10.09.1916 ; APP, CB 92.15, 1918/598, 27.05.1918.
- ¹⁸ APP, CB 92.12, 1915/917, 24.11.1915-7.12.1915 ; 1916/576, 3.07.1916.
- ¹⁹ *JSD*, 15.03.1915 ; 21.03.1915 ; 18.04.1915 ; 20.02.1916 ; 2.08.1916. Entre 1893 et 1945, seules 21 personnes déclinent ou répudient la nationalité française à Saint-Denis : v. Ministère de la Santé publique et de la Population-Direction du peuplement et des naturalisations, 7^e bureau - Maurice Loisel (dir.), *Liste alphabétique des enfants d'étrangers ayant décliné ou répudié la nationalité française (déclarations enregistrées entre le 22 juillet 1893 et le 31 décembre 1945)*, Paris : Imprimerie nationale, 1946.
- ²⁰ APP, DB 336, lettres circulaires en date du 24.02.1915 du chef du 2^e bureau du ministre de la Justice ; APP, DB 341, lettre en date du 11.11.1914 du préfet de police au ministre de l'Intérieur ; AN, 200102226/1, fasc. 33, lettre en date du 9.12.1919 du préfet de police au commissaire général à la Sûreté nationale.
- ²¹ APP, CB 92.13, 1916/910, 30.10.1916 ; 1917/390, 16-17.04.1917 ; CB 92.14, 1917/1996, 8.12.1917 ; CB 92.15, 1917/204, 5.03.1917, 1918/607, 4-6.06.1918.
- ²² APP, CB 92.11, 1915/306, 26.05.1915 ; 1915/311 et 312, 29.05.1915 ; APP, CB 92.11, 1915/365, 15.06.1915 ; APP, CB 92.12, 1915/989, 22.12.1915 ; 1916/518, 26.06.1916 ; *JSD*, 19.03.1916 ; AMSD, 1 I 12, lettre en date du 30.03.1915 du commandant d'armes de Saint-Denis au gouverneur de la place de Paris, 30.03.1915 ; AMSD, CT 384, lettre en date du 28.06.1916 du maire de Saint-Denis au préfet de la Seine.
- ²³ *JSD*, 24.10.1915 ; APP, CB 92.12, 1916/973, 20.11.1916 ; AMSD, 1 I 12, lettre en date du 9.08.1917 du commandant d'armes de Saint-Denis au gouverneur de la place de Paris ; CB, 92.15, 1918/458, 19.04.1918.
- ²⁴ APP, CB 92.13, 1916/973, 20.11.1916.
- ²⁵ CB 92.14, 1916/973, 20.11.1916.

-
- ²⁶ CB 82.13 (Aubervilliers), 1915/352, 7.06.1915 ; CB 92.11, 1914/550, 14.07.1914.
- ²⁷ APP, CB 92.12, 150/1916, 14.02.1916 ; 1916/470, 21.05.1916 ; 1916/973, 20.11.1916 ; CB 92.14, 1918/365, 4.03.1918 ; *JSD*, 29.8.1915, 31.10.1915.
- ²⁸ APP CB 92.14, 1917/464, 13.05.1917 ; 1918/289 et 310, 20.03.1918 ; CB 92.16, 1919/310, 3.03.1919 ; 1919/595, 25.08.1919.
- ²⁹ CB 92.13, 1916/824, 1.10.1916 ; *JSD*, 8.10.1916, 24.02.1918 ; cf. Alphonse Désormeaux, *op. cit.*, p. 345.
- ³⁰ APP, CB 92.16, 1919/707, 2.10.1919.
- ³¹ APP, CB 92.15, 1918/208 et 209, 23.02.1918 ; CB 92.16, 1919/707, 2.10.1919 ; AN, F/7/13.367, Compte rendu de la réunion au gymnase municipal de Saint-Denis du 14.05.1918.
- ³² APP, CB 92.11, 1915/388, 22.06.1915 ; APP, CB 92.12, 1916/179, 19.02.1916.
- ³³ Pierre de Peretti, *Saint-Denis 1870-1920. Les témoins parlent*, Saint-Denis : Archives municipales de Saint-Denis, 1981, p. 15.
- ³⁴ BA 1639, Bulletin confidentiel résumant la situation morale à l'intérieur, établi par la section de centralisation des renseignements de l'état-major de l'armée au ministère de la Guerre, 15.07.1918, p. 6.
- ³⁵ *JSD*, 2.08.1916 ; APP, CB 92.13, 1917/27, 26.12.1916. En juin 1915, la Plaine compte 466 débits de boissons, avec un taux de couverture de 1 débit pour 105 habitants : APP, CB 92.11, 1915/388, 22.06.1915.
- ³⁶ APP, CB 92.11, 1915/322, 22.05.1915 ; CB 92.12, 1915/998 et 1003-1007, 23-26.12.1915.
- ³⁷ BA 1587, journée du 19.07.1918.
- ³⁸ APP, CB 92.13, 1917/89, 15.01.1917.
- ³⁹ APP, CB 92.11, 1915/564, 18.08.1915 ; APP, CB 92.15, 1918/208 et 209, 23.02.1918 ; CB 92.16, 1919/447, 26-27.06.1919.
- ⁴⁰ APP, CB 92.11, 1915/489, 23.07.1915 ; APP, CB 92.15, 1918/732, 23.06.1918 ; CB, 1919/563, 30.07.1919.
- ⁴¹ APP, JC 58, 181.746. M.R ; CB 92.12, 1916/421, 22.05.1916 ; 1916/518 ; 26.06.1916.
- ⁴² APP, CB 92.13, 1917/90, 7.01.1917 ; AN, 200102226/1, fasc. 33, lettre en date du 9.12.1919 du préfet de police au commissaire général à la Sûreté nationale.
- ⁴³ APP, CB 92.12, 472/1916, 26.05.1916-4.06.1916.
- ⁴⁴ En juin 1915, lors d'une grève au casse-coke de l'usine à gaz où parmi les 65 % de grévistes, on compte 42 Français, 25 Espagnols, 3 Belges, 1 Italien et 1 Luxembourgeois, la direction en remplace la plupart par de nouvelles recrues, et dès le surlendemain, la grève est terminée (APP, CB 92.11, 1915/348, 12.06.1915 et 1915/358, 14.06.1915). C'est à la Plaine que sont rapatriés certains des meneurs de la grève des usines de guerre du centre de Saint-Denis de mai 1917, après avoir été mutés quelques mois dans d'autres départements. AN, F⁷13.367, « Liste d'ouvriers suspects en usine devant faire l'objet d'une surveillance spéciale », numéroté 230.767 3/0 ; document transmis par le ministre de l'Armement et des Fabrications de guerre à M. le Commissaire général de la Sûreté Nationale, Présidence du Conseil, Paris, 4.02.1919. Quant au groupe socialiste espagnol, dissous en août 1914, il ne s'y reforme qu'en novembre 1917 : AMSD, 4 H 3/137, lettre en date du 14.11.1917 du Secrétaire du *Grupo socialista español* de Saint-Denis au maire de Saint-Denis.